Emmanuelle Pagano

Nouons-nous

EMMANUELLE PAGANO





Nouons-nous

Du même auteur

chez le même éditeur

LE TIROIR À CHEVEUX, roman, 2005

LES ADOLESCENTS TROGLODYTES, roman, 2007

LES MAINS GAMINES, roman, 2008

L'ABSENCE D'OISEAUX D'EAU, roman, 2010

UN RENARD À MAINS NUES, nouvelles, 2012

chez d'autres éditeurs

Pour être chez moi, *récit*, éditions du Rouergue, 2002

Pas devant les gens, *roman*, éditions de La Martinière,

2004

Emmanuelle Pagano

Nouons-nous

P.O.L 33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^{e}

© P.O.L éditeur, 2013 ISBN : 978-2-8180-1954-2 www.pol-editeur.com Au réveil, j'entends des petites bêtes marcher sur un morceau de tissu invisible, tendu tout près de mon oreille, tendu entre lui et moi. Entre lui et moi, juste la place d'un tissu tendu comme du papier. J'ouvre les yeux, il fait presque jour, il gratte sa barbe naissante. Les bruits minuscules s'arrêtent lorsqu'il me sourit. Sa main quitte sa joue pour venir sur la mienne.

*

Il y a longtemps sans elle maintenant. Je commence à m'habituer à la solitude, à la petite tristesse de sept heures du soir.

Mes parents avaient un verger qui était leur grande fierté et qui prenait tout leur temps libre. Ils s'en occupaient tôt avant d'aller au travail, dès qu'ils en rentraient, et parfois même après le dîner. Nous en profitions pour nous fréquenter en cachette, dans ma chambre. Je pouvais voir le verger de ma fenêtre, je vérifiais l'avancée des travaux de jardinage de mes parents entre deux longs baisers. Les arbres étaient parfaitement alignés, presque rangés. Chaque arbre portait les fruits qui correspondaient à son nom, sans erreur possible, dans un ordre au cordeau, cerisiers, pommiers, abricotiers, puis devant eux, poiriers, figuiers et pruniers, et devant eux encore, tout près de ma fenêtre, les rangées des arbustes, soutenus par des tuteurs et des fils de fer. Les milliers de framboises, de myrtilles, de groseilles, parfumaient mes matins tardifs lorsque j'aérais ma chambre à la demande quotidienne et pressante de ma mère. Je me moquais de mes parents et de leur rigueur à toute épreuve, ils auraient bien été capables de faire leurs plantations par ordre alphabétique. Mais pendant que nous riions d'eux, à la faveur d'un câlin trop long, mon père nous a surpris, l'a chassé, m'a punie. Consignée dans ma chambre, en plein mois d'août, pensive à ma fenêtre, je rêvassais en regardant le verger. J'espérais qu'il viendrait me délivrer. Il est venu la nuit suivante. J'ai entendu des bruits de branches. Il faisait très chaud, cela m'avait donné un prétexte pour laisser la fenêtre ouverte. Je le voyais trafiquer dans les arbres torse nu. Il n'était pas seul. Il m'a fait signe de me recoucher en m'envoyant un baiser, de loin. Décue je me suis remise au lit. Aux premières lumières du matin, je me suis précipitée à la fenêtre. Mon père était déjà au verger, immobilisé devant la métamorphose de ses fruitiers. Aux pêchers il y avait des poires, aux poiriers des abricots, lesquels avaient été remplacés par des prunes, aux pruniers se balançaient des figues fraîches. Il avait travaillé à sa petite vengeance toute la nuit, avec l'aide de ses nombreux copains. Ils avaient cueilli tous les fruits et, chaque queue patiemment nouée à du fil de pêche, ils les avaient changés de place.

*

Elle me sort de l'ordinaire, par des gestes pourtant ordinaires, des gestes et des mots de tous les jours. Elle a une autre manière d'être là.

*

Mon compagnon est accordéoniste. Il fait les bals, les mariages, les anniversaires, les départs en retraite, et parfois il accompagne les parlottes de soirées culturelles, lectures, poésie, découverte du terroir. Je l'ai rencontré au mariage de ma meilleure amie. Je m'ennuyais tellement que je m'étais mise à regarder les gens. J'ai toujours un livre dans mon sac, mais j'avais peur de paraître malpolie en le sortant. Alors je regardais les gens. Ils étaient tous si serrés, engoncés. Un seul ouvrait les bras, et c'était lui. Pour faire de la musique il embrassait l'air, il accueillait le vide, il respirait à grands gestes. Je suis tombée dans l'ouverture de ses bras. Au sens propre j'ai rempli ce creux, cette soufflerie, sa poitrine musicale. Je voulais entendre les bruits de son large cœur, désordonnés par le désir, rassemblés par l'accordéon.

Comme j'avais les mains blessées, bandées pendant plusieurs jours, il m'a fait la toilette, jusqu'aux détails, jusqu'au nombril, aux plis, jusqu'au cotontige, à la caresse peignée du sourcil.

*

L'aimer c'est m'inquiéter. L'air devient solide dans ma gorge. Mon ventre contient des objets qui pèsent. J'essaie de trouver des occupations pour mon corps. Marcher, cuisiner, laver les sols et le linge. J'essaie de penser à des choses insignifiantes, de remplacer mon inquiétude pleine, pleine de lui, par de petites préoccupations légères, inoffensives. Mais il m'inquiète à la gorge, au ventre, dès que je m'arrête. Et mon corps alors me rappelle le poids, au ventre, à la gorge, ce poids qui est de l'aimer.

*

Les policiers disaient qu'il s'agissait probablement d'une disparition volontaire. Je l'ai cherchée de longs mois, si longs qu'ils ont fini par faire quelques années. Et puis j'ai décidé d'arrêter, je me suis mis à sortir de nouveau, à voir du monde. Je crois que je commençais à l'oublier. Un soir, rentré un peu plus tôt que d'habitude, j'ai allumé la télé, je me suis à moitié endormi devant un reportage sur l'habitat alternatif, les yourtes, les tipis, les cabanes dans les arbres, les zomes, toutes ces conneries d'écolos marginaux. Dans ce demi-sommeil je l'ai vue, elle sortait d'une hutte, toute crade et si belle.

*

Il a sonné à ma porte. Il vendait des calendriers. Devant un café, il m'a expliqué qu'il prépayait le produit, mais que, bien entendu, il récupérait sur le fruit de sa vente les vingt-cinq ans qu'il avait avancés. J'ai ri du lapsus. C'était pourtant vrai, il vendait du temps, et moi je n'étais déjà plus toute jeune.

*

Il n'aime pas les peaux de ce qu'il mange. Sa langue les repousse, ou ses doigts, avant de porter les chairs à la bouche. Il sort le boudin du boyau qu'il retient par les dents de la fourchette. Même les raisins, les figues sont dépiautés. Je me moque de sa délicatesse. Mais je le regarde faire, mon amusement est léger, amoureux. Parfois, je sors les pulpes pour lui, je les dépose dans une coupelle, je me rince les doigts.

*

Mon fils était invité cet après-midi à l'anniversaire du sien. Quand nous sommes arrivés, il gonflait les ballons. Il m'a offert un café en compagnie d'autres parents qui s'attardaient, puis il nous a chassés en nous demandant de revenir chercher nos gosses vers cinq, six heures. Mais oui, il se débrouillerait très bien tout seul. Dans la voiture, repu de jeux et de bonbons, mon fils s'est assoupi, les ballons qu'il a rapportés en souvenir flottent autour de lui. Je ne le réveille pas tout de suite quand nous arrivons. J'attrape un ballon, un gros ventru tout jaune, je porte l'embouchure à ma

bouche, et je le dégonfle doucement en avalant l'air de lui qu'il contient.

*

Elle et moi, c'est une histoire d'attente depuis le début. C'est toujours moi qui attends, je m'y suis habitué, elle est toujours en retard. J'arrive à l'heure car je ne sais jamais de combien va être son retard, parfois quelques minutes seulement, parfois plus, beaucoup, beaucoup plus. J'arrive à notre rendez-vous, et je me dis, maintenant, le retard va commencer. Je lis, j'ai toujours des livres pour son retard, mais c'est plus fort que moi, au bout de quelques chapitres, je m'inquiète déjà. Je m'inquiète pendant je ne sais combien de pages.

*

Il avait entamé sa vie d'adulte en mourant, comme beaucoup d'adolescents, mais lui n'avait jamais cessé. Il mourait souvent, tous les deux

trois ans, et rien ni personne n'avait jamais pu l'en empêcher. Il se ratait, se relevait, il reprenait goût à tout, rencontrait une nouvelle compagne. Parfois c'était la même, mais pour lui c'était une autre, tout était toujours pour lui un renouveau. Il était alors, à chaque nouvelle vie, ouvertement joyeux. J'ai été une de ces nouvelles compagnes, la dernière. Pendant ses renaissances, il avait même eu des enfants, dont un avec moi, il était vivant. Et puis, sans que rien d'abord ne le laisse entrevoir, il mourait. Ses quatre enfants étaient en bonne santé, ils l'aimaient, je l'aimais, il avait un bon travail, tout allait bien, et soudain, voilà, il recommençait à mourir. Avant de renaître. Comme neuf. On aurait presque pu croire qu'il changeait de peau, qu'il muait, s'il n'y avait eu toutes ces cicatrices, les traces de ses morts, à chaque fois plus nombreuses et profondes. Il n'avait jamais pris de médicaments, il mourait toujours violemment. Il mourait à la corde, à la novade, au fusil de chasse. L'avant-dernière fois avait emporté tout le bas de son visage, et malgré tout il s'était relevé souriant, souriant sans menton.

*

Chez moi, il se cognait partout, il ne trouvait pas les portes, les interrupteurs, il oubliait la place des meubles, chaque pied de chaise était un crochepatte. Chez moi, il était distrait, aveugle, il n'était pas là.

*

l'habite cette ville où nous sommes si nombreux, cette ville chère et coincée par une ceinture d'autoroutes. Nous y sommes à l'étroit. Serrés pour vivre, manger, dormir, se déplacer. L'espace y est un luxe arrogant, et les ciels paraissent toujours tout à la fois démesurés et inatteignables. Dans les rues je marche la tête en arrière, à rêver de hauteur et d'air. Dans l'appartement, je n'arrive pas à étendre mes bras sans toucher des étagères, des meubles, des murs, des portes, des objets, mon compagnon. Nous entassons nos choses comme nous le pouvons, et quand nous ne pouvons plus, il faut se résigner à trier. Se décider sur l'importance de ces machins que nous possédons, selon de drôles de mesures. Nous mettons en balance les dimensions de la chose et les souvenirs contenus, l'encombrement et l'attachement. Nous réfléchissons à l'étalonnage de nos vies. C'est l'occasion de disputes. Calibrer la mémoire, les affections, les manies, est une affaire délicate quand on est deux. Nous n'avons pas le même gabarit à propos des choses et des émotions. Mon ami et moi avions des affrontements jusqu'à présent presque sympathiques, des petits jeux sur pas grand-chose, jamais d'engueulades hostiles. Mais le tri des affaires, au bout d'une dizaine d'années communes, de tendresse et d'accumulations de choses à soi, à l'autre, aux deux, met en péril notre petit espace-temps partagé. Nous-mêmes, nous commençons à nous encombrer l'un l'autre. le passe désormais mes journées dans les rues, la tête maintenant baissée vers le sol. C'est en traînant pour repousser le moment de rentrer que j'ai trouvé une solution toute bête à laquelle nous n'avions pas pensé. Les box.

Ce sont des sous-espaces, des sortes de grands cartons en dur, des caves ultramodernes, auxquels on a accès en voiture ou à pied. On entre dans une sorte de garage, mais c'est bien plus qu'un garage, c'est une mini-ville dans la ville, avec des circulations, presque des rues, des ruelles entre les box. À l'accueil de cette ville en miniature, un gardien très serviable m'a renseignée. Il m'a fait visiter le

lieu, me proposant de m'ouvrir un des box vides pour que je puisse me faire une idée. Ils sont très propres, bien éclairés, je suis sûre que mon ami sera comme moi, soulagé. Je me demande pourquoi nous y avons pensé si tard. Si tard dans notre vie, si tard dans notre couple, notre capharnaum poussiéreux. Nous signons le contrat de location avec une joie de jeunes mariés. Mais avant d'emménager il faut trier, décider de ce que nous allons éloigner de chez nous, tenir à distance, remiser, de ce dont nous allons nous séparer provisoirement, et c'est seulement maintenant que je me rends compte que nous n'avons fait que déplacer le problème. Trier et questionner et calculer les mètres carrés. Nos tergiversations deviennent disproportionnées, et nous en sommes à parler d'appartements séparés quand je me réfugie dans le box en pleine nuit pour pleurer un bon coup, crier, hurler comme notre ville ne nous le permet jamais.

*

Tout le monde nous regarde. Gêné, il essaie d'étouffer mon rire avec sa main, qui moule ma

bouche. Je continue de rire dans ses doigts, il rit à son tour car ça le chatouille.

*

Elle ne veut pas me parler devant son fils. Elle ne veut pas me dire ça, je te quitte, devant lui. Lui et moi, on s'entend bien depuis toutes ses années. Je l'amène à l'école et le ramène, je lui prépare son goûter, je l'aide à faire ses devoirs. Nous faisons des promenades, nous allons au cinéma, au parc. Elle non, parce qu'elle travaille tout le temps. Quand elle est enfin là, elle voudrait me parler, elle répète qu'elle voudrait me parler, en tête-à-tête. Je sais ce qu'elle voudrait me dire en tête-à-tête. Je ne veux pas l'entendre. Je reste avec son fils le plus longtemps, le plus souvent possible, je ne le lâche pas. Elle ne trouvera pas de temps pour me parler seule à seul.

×

Il m'enlace puis se détache un peu de moi. Il écarte mon tee-shirt au col et regarde mon dos par-dessus mon épaule. Je comprends qu'il regarde à l'arrêt de son geste, il ne me caresse pas, ne m'embrasse pas, il ne fait plus rien, le haut de mon tee-shirt soulevé. Je lui demande ce qu'il y a, il me répond : toi.

*

Après avoir visité la chapelle, j'accepte de boire un verre avec le gardien. Il a posé sa clé sur la table du bistrot, une grosse clé, lourde et bien ronde au bout. Il me parle de son travail, prend la grosse clé dans sa main ouverte, pesante dans sa paume, il me dit que ce n'est qu'une copie, cette clé, l'originale était bien plus imposante encore, elle faisait cinquante centimètres, vous imaginez, elle avait à son extrémité une autre clé, plus petite, les deux clés dans la même, une à chaque bout, une même double clé qui servait d'un côté à ouvrir la petite fenêtre du cloître, vous comprenez, pour voir qui veut entrer, et de l'autre à ouvrir la porte : une clé pour voir, une clé pour entrer. Il me répète plu-

Achevé d'imprimer sur Roto-Page en septembre 2013 par l'Imprimerie Floch à Mayenne N° d'éditeur : 2356 – N° d'édition : 255552

N° d'imprimeur : XXXX Dépôt légal : octobre 2013

Imprimé en France



Emmanuelle Pagano Nouons-nous

Cette édition électronique du livre *Nouons-nous* d'EMMANUELLE PAGANO a été réalisée le 16 septembre 2013 par les Éditions P.O.L. Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer en septembre 2013 par l'Imprimerie Floch à Mayenne

(ISBN: 9782818019542 - Numéro d'édition: 255552). Code Sodis: N564548 - ISBN: 9782818019566

Numéro d'édition : 255554.